

Worüber lacht nun «der Muslim»? Ruft man sich die Theorie in Erinnerung, dass Humor mit der Aufhebung von Restriktionen verbunden ist, dann finden sich auch im islamischen Humor ähnliche Themenbereiche, wie sie Europäer aus ihrer eigenen Wahrnehmung kennen: Thematisiert werden die Tabu-Bereiche Sexualität und Skatologisches, darüber hinaus die Normen und Normvorgaben der umgebenden Welt, von sozialen Institutionen wie Schule oder dem beruflichen Alltag über Lebensstationen wie Schwangerschaft, Geburt, Heirat und Tod bis hin zu den religiösen oder politischen Rahmenbedingungen. Die humoristischen Themen der arabischen Literatur der islamischen Frühzeit bewegen sich durchaus auch in diesem Rahmen, kennen darüber hinaus aber einen ganz spezifischen Aspekt, der am ehesten mit der Formel «Ein prägnantes Wort zur rechten Zeit» umschrieben werden kann.

Khalid Kishtainy hat in seinem Buch über den politischen Humor der Araber (1985) den bislang einzigen Versuch unternommen, eine anthropologische Spezifik des frühen arabischen Humors aufzustellen. Er hat vor allem darauf hingewiesen, dass die vorislamischen Araber als nomadisierende Beduinen keine Kunstformen entwickelt haben, die nur durch sesshaftes Leben entstehen konnten, wie Architektur, Skulptur, Malerei und Theater. Aus praktischen Gründen pflegten sie demgegenüber verbale Kunstformen, die jenseits spezifischer Gegebenheiten jederzeit umzusetzen waren: Das Wort ist die eigentliche Kunstform der arabisch-islamischen Kultur. Gebildete Muslime konnten (und können auch in den heutigen Kulturen noch) Tausende von Versen auswendig, und die korrekte Beherrschung des komplizierten Regelwerks der arabischen Sprache war seit jeher ein erstrebenswertes Ziel.

Das grösste Wunder des als vorzüglichster aller Menschen verehrten Propheten Mohammed, der ihm geoffenbarte Koran, ist Wort. Dem hohen Stellenwert des Wortes entsprechend, hat mündliche Kunstfertigkeit auch in humoristischem Kontext grosse Bedeutung. Insbesondere pointierte, prägnante Repliken in schwierigen Situationen genossen höchste Wertschätzung und stellen einen wichtigen Themenbereich der humoristischen Kurzprosa. Missetäter, die sich gewitzt verteidigen, kommen ungeschoren davon, und selbst ein tyrannischer Herrscher wie der oft

geschmähte Gouverneur al-Haddschâdsch (gest. 714) verzeiht die ihm in der privaten Unterhaltung angetane Schmähung, wenn sein Kontrahent ihn, indem er seinen Fehler einsieht, bittet, «das Gesagte doch unter uns zu lassen».

Zusammenfassend lässt sich sagen, dass Humor in der islamischen Welt zwei unterschiedliche Tendenzen zeigt: Eine tolerante, verständnisvolle und in diesem Sinn humorvolle Haltung gegenüber den Schwierigkeiten der sozialen Existenz und den menschlichen Schwächen ist unbedingt vorbildhaft; damit einher geht im Sinne frommer Religiosität die Empfehlung des Masshaltens, damit die in der menschlichen Natur angelegte Weltlichkeit nicht gegenüber dem Respekt vor Gottes Allmacht die Überhand gewinnt. Andererseits zeigt die gelebte Wirklichkeit in der islamischen Welt, dass auch hier fromme Wertigkeiten jenseits ihres theoretischen Anspruchs den Anforderungen der sozialen und politischen Realität nur eingeschränkt gerecht werden können. Deutlicher gesagt: Humor und Religiosität ergänzen sich komplementär, müssen sich aber weder gegenseitig einschränken noch ausschliessen.

Zitierte und weiterführende Literatur:

- Ammann, Ludwig: Vorbild und Vernunft: Die Regelung von Lachen und Scherzen im mittelalterlichen Islam. Hildesheim: Olms, 1993.
- Fenoglio, Irène/Georgeon, François (Hrsg.): L'Humour en Orient. Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée 77-78 (1995).
- Başgöz, İlhan/Boratav, Pertev Naili: I, Hoca Nasreddin, Never Shall I Die: A Thematic Analysis of Hoca Stories. Bloomington: Indiana University Press, 1998.
- Kishtainy, Khalid: Arab Political Humour. London: Quartet, 1985.
- Littmann, Enno: Arabische Märchen und Schwänke aus Ägypten. Mainz: Akademie der Wissenschaften, 1955.
- Marzolph, Ulrich: Arabia ridens. Die humoristische Kurzprosa der adab-Literatur im internationalen Traditionsgeflecht. Bd. 1-2. Frankfurt: Klostermann, 1992.
- Marzolph, Ulrich: «Die Quelle der Ergötzlichen Erzählungen des Bar Hebräus.» Oriens Christianus 69 (1985) 81-125.
- Marzolph, Ulrich: «'Erlaubter Zeitvertreib': Die Anekdotensammlungen des Ibn al-Gauzi.» Fabula 32 (1991) 165-180.
- Müller, Kathrin: 'Und der Kalif lachte, bis er auf den Rücken fiel.' Ein Beitrag zur Phraseologie und Stilkunde des klassischen Arabisch. Bd. 1-2. München: Bayerische Akademie der Wissenschaften, 1993.
- Pellat, Charles: «Seriousness and Humour in Early Islam.» Islamic Studies 3 (1963) 353-362.
- Rosenthal, Franz: Humour in Early Islam. Leiden: Brill, 1956.
- Tamer, George (Hrsg.): Humour in der arabischen Kultur/Humor in Arabic Culture. Berlin/New York: Walter de Gruyter, 2009.



L'Abou Naddara était un des premiers journaux satiriques en Egypte.

Yves Gonzalez-Quijano La caricature arabe : toujours Abou Naddara

En dépit de très nombreux commentaires dans les médias européens à la suite de la publication en septembre 2005, par un journal danois, d'une douzaine de dessins se moquant du prophète de l'islam, « l'affaire des caricatures de Mahomet » a rarement été l'occasion de rappeler la très riche tradition du dessin de presse dans le monde arabe. Une tradition presque aussi ancienne que l'imprimerie arabe puisque les premiers journaux satiriques – tel le célèbre Abou Naddara de James Sanua – furent publiés dès le dernier quart du XIXe siècle en Egypte.

Celle-ci peut donc s'enorgueillir d'avoir ouvert la voie de la caricature arabe, chose assez naturelle en fait puisque ce pays fut aussi, dans les dernières décennies du XIXe siècle, le premier véritable pôle médiatique dans la région avec des publications, assez souvent illustrées et écrites en dialecte, dans lesquelles les premiers dessinateurs de presse trouvèrent matière à employer leur talent. C'est toutefois à partir des années 1920, dans le contexte des luttes nationales contre l'occupation anglaise, que la caricature égyptienne se développa vraiment. Les premiers

dessinateurs, souvent d'origine étrangère, furent vite rejoints par des talents locaux, parmi lesquels on peut distinguer la figure de Muhammad 'Abd al-Mun'im Rakha qui ouvrit la voie à un style proprement égyptien de la caricature, celui de l'école dite d'Al-Akhbar. Un style, et même une école, qui « explosa » véritablement durant les années 1950 et 1960, à un moment où l'Égypte imposait son leadership culturel sur l'ensemble de la « nation arabe », période durant laquelle la presse, très politisée, élargit également considérablement son public.

Ce nouveau lectorat qui s'ouvrait au monde de la politique et de l'information se reconnaissait dans des personnages qui reflétaient parfaitement l'actualité de l'époque, avec les rêves – et les déceptions – du projet national arabe. À partir des premières années de la république égyptienne, une nouvelle génération de caricaturistes se fit ainsi connaître dans les quotidiens locaux dont nombre de lecteurs commençaient la lecture « à l'envers », pour découvrir la dernière page, celle où figuraient en général un ou plusieurs dessins. Durant ce qui reste jusqu'à présent l'âge d'or de la caricature arabe, on vit ainsi s'affirmer nombre de caricaturistes dont les œuvres avaient, bien souvent, plus d'impact que les textes des plus grands éditorialistes : Mustafa Husayn, Salah Jahine, Higazy, sans oublier Bahgat Ossman mort en 2001 alors qu'il avait brutalement mis un terme quelques années plus tôt à sa carrière de dessinateur politique pour se tourner, à l'image d'un Mohieddine Labbad, vers le livre pour enfants.

Cette génération, apparue dans des circonstances exceptionnelles, souffrit énormément de la transformation radicale du climat social, politique et culturel à la suite de ce véritable tremblement de terre régional que fut la défaite de juin 1967. Comme l'a expliqué – bien des années plus tard – un autre dessinateur important de cette époque, Bahgoory, le maître du pays, le président Sadate, n'hésitait pas à jeter en prison ceux qui auraient tout juste suscité un sourire chez Nasser, lequel n'était pourtant pas un tendre ! À l'image de bien d'autres scènes culturelles, « les années Sadate » marquèrent par conséquent un déclin de la caricature égyptienne, parallèlement à un essor du dessin de presse dans d'autres pays arabes, en particulier au Liban où la guerre civile, paradoxalement, créa les conditions d'un marché qui, pour être arti-

ciel, n'en permit pas moins à nombre de nouveaux talents de s'exprimer : le Libanais Mahmoud Kaheel par exemple, ou encore le Syrien Ali Farzât, « passé à tabac », bien des années plus tard, pour sa liberté de parole durant les soulèvements de l'année 2011, mais peut-être surtout le Palestinien Naji Ali.

Plus de vingt ans après son assassinat sur un trottoir londonien, une partie du monde arabe continue à vouer un véritable culte au créateur de « Handhala » (la coloquinte). Proverbialement, ce fruit sauvage qui pousse sur le sable nu et qui rappelle la forme de la tête du personnage est synonyme d'amertume, celle que l'on retrouve dans le regard que Naji Ali jetait sur l'actualité palestinienne, libanaise et arabe celui d'une génération de Palestiniens jetée sur les routes de l'exil en 1948, une génération également flouée de tous ses rêves nationalistes... Une statue a même été élevée à sa mémoire, non pas en Palestine (où un arbre a malgré tout été planté à sa mémoire dans son village natal) mais au Liban, dans le camp de 'Aïn Helwé à la périphérie de Saïda. Démoli une première fois, le monument a été remplacé avant d'être à nouveau détruit... Né en Palestine en 1936 (la date varie selon les biographies) tout à côté de Nazareth, Naji Ali s'était en effet réfugié au Liban avec sa famille en 1948. Sa vie professionnelle commença en même temps que son engagement politique dans la presse beyrouthine au début des années 1960, puis au Koweït où il poursuivit une collaboration entamée avec l'écrivain palestinien Ghassan Kanafani, un des premiers à remarquer le talent de ce jeune dessinateur engagé. C'est toutefois après son retour au Liban et avec ses dessins pour le quotidien Al-Safir vers le milieu des années 1970 que débuta la grande période de ce caricaturiste prolifique (quelque 40 000 dessins !) qui, lors de son assassinat, travaillait pour Al-Qabas al-duwali, un journal koweïtien établi à Londres durant les années 1980.

À cette époque, la capitale britannique vit en effet l'installation de plusieurs quotidiens internationaux arabophones – Al-Sharq al-awsat, Al-Hayat, Al-Quds al-'arabi... –, un développement qui annonçait en réalité la mise en place du paysage médiatique pan-arabe contemporain, avec la création des grandes chaînes satellitaires à partir des années 1990. Dans ce nouveau contexte, la caricature arabe reste une réalité bien vivante, dans la presse imprimée bien entendue,

mais également sur internet où elle trouve une liberté d'expression souvent indispensable à sa diffusion. Présent du « Golfe à l'Océan », aussi bien au Yémen dans la Péninsule arabique grâce à un auteur tel qu'al-Sâmi'i qu'au Maghreb où l'Algérie représente une tradition particulièrement féconde avec des artistes aussi importants que Slim et plus récemment Dilem, le dessin de presse fait sans nul doute partie des grandes formes culturelles qui, telles le cinéma ou la chanson, jouissent d'une réelle popularité. À ce titre, les caricaturistes peuvent se targuer de marquer de leur empreinte l'imaginaire collectif arabe. À l'inverse, on peut également affirmer sans grand risque de se tromper que cet art, authentiquement populaire, constitue un baromètre de l'état d'esprit dans la région, un indicateur sans nul doute très fidèle de l'évolution des idées et même des mœurs. De ce point de vue, on note d'ailleurs avec intérêt l'apparition, dans un univers jusque là farouchement masculin (et même parfois assez mysogine), de quelques visages féminins : à Gaza, la Palestinienne Omeyya qui met au service de la résistance islamique ses talents graphiques, ou encore la Saoudienne, Hanaa Hajjar, dont la réputation internationale est de plus en plus incontestable.

La bonne santé de la caricature arabe est sans doute assez paradoxale au regard des limites de la liberté

d'expression dans la plupart des pays de la région. Régulièrement, la publication de dessins de presse trop critiques ou trop moqueurs suscite d'ailleurs des réactions qui prennent parfois la dimension de véritables affaires politiques : en février 2009 par exemple, quand la police jordanienne fit fermer une exposition sur la situation des Palestiniens de Gaza, ou encore en décembre 2010, quand le Parlement égyptien débattit longuement d'une image où l'utilisation d'un chien pouvait être interprétée comme une allusion injurieuse à certains députés !... Autant de problèmes que résoudra peut-être la venue d'un « printemps arabe » très attendu. D'ailleurs, Abou Naddara est le nom que s'est donné un collectif de cinéastes anonymes syriens qui diffusent sur internet une série de très courts-métrages tournant en dérision le pouvoir syrien. Plus d'un siècle après sa naissance, on voit que la caricature arabe peut renouveler ses supports d'expression sans rien perdre de son esprit critique !

Avec les chroniques publiées sur le Carnet de recherche « Culture et politique arabes » (<http://cpa.hypotheses.org>) dont a été tiré cet article, le lecteur trouvera sur internet plusieurs sites dédiés à la caricature arabe tels que Arabcartoon (<http://www.arabcartoon.net>) ou encore le site du caricaturiste palestinien Hajjar (<http://www.mahjoob.com>), parfois accusé d'antisémitisme par certaines associations américaines : le lecteur jugera !



Hanaa Hajjar: Anstellungschancen.